

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'art de la guerre

L'orangerie, Larry Tremblay, Alto, 2013, 168 p.

Daniel Letendre

Number 303, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letendre, D. (2014). Review of [L'art de la guerre / *L'orangerie*, Larry Tremblay, Alto, 2013, 168 p.] *Liberté*, (303), 53–53.

Chienne de vie

L'étrange territoire de la fratrie, enjeu du premier roman de David Clerson.

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

QUE DIRE D'UN ROMAN qu'il n'est possible de lire qu'en étant complice, dès le départ, de la série de refus sur lesquels il est fondé ? Il faut accepter de naviguer dans *Frères* en l'absence de noms ou de prénoms normaux. Tout au plus les personnages, humains ou non, reçoivent-ils un qualificatif (l'aîné, la mère, le chien de père, la chienne grise, Pantin). Force est aussi d'admettre, et on le sent d'emblée, que le lecteur n'aura droit à aucun repère spatial ou temporel.

David Clerson, *Frères*, Hélioïtrope, 2013, 142 p.

Pas de voiture, pas d'avion, à peine un chemin de terre battue, encore moins de téléphone cellulaire, d'ordinateur dans ce récit que l'on sent pourtant contemporain.

Clerson dérange le lecteur, immédiatement dépaycé et pourtant en pays connu (on pense à la Gaspésie), installant dès le départ un mélange de familiarité et d'étrangeté dans un monde « où rien [n'est] tenu en laisse » et s'appuyant sur un réseau sémantique limité, à contenu organique, qui prend appui sur ce qui fourmille

et à la force incantatoire de tout système fermé.

Le livre s'ouvre au bord de la mer, « au milieu des battements d'ailes et des cris d'oiseaux ». Deux frères, l'un manchot, l'autre affublé de deux moignons à la place des bras, arpentent la plage et, fas-

en littérature. Mais l'énormité étrange du monde qui nous est décrit à la couleur de l'inquiétude qui plane sous le vernis de nos vies si lisses en apparence, et là est la force de la fiction de Clerson, dont le monde est un miroir déformant où nous nous reconnaissons, et qui se passe de toute rationalité.

Frères est un récit tragicomique où les ossements prennent autant de place que les vivants. La vie comme la mort grouillent d'insectes. Ici-bas, nous dit l'écrivain, rien ni personne n'est normal. La fragmentation des corps répond au démemberement intérieur des êtres. Chacun est susceptible de crever comme un chien puis de renaître chien. Les fonctions animales, manger, boire, dormir, s'accoupler, priment, et les enfants sont ici des enfants-sangués ou des enfants-porcs. Les humains sont humains en ce qu'ils sont fragmentés, incomplets et qu'ils courent sans trêve, jusqu'à leur fin, hantés par les liens qui les unissent, derrière une chose qui les dépasse, mais clairement les hommes ne sont après tout que des animaux anormaux. **L**

La vie comme la mort grouillent d'insectes.

cinés par l'océan, deviennent obsédés par l'idée de quitter la terre, où ils habitent une cabane avec leur mère décatie et ses moutons, pour partir à la recherche de leur père, marin ou monstre des mers, ils ne le savent pas plus que nous, qu'ils n'ont jamais connu. Il est à la fois facile et dérangeant d'accepter d'entrer dans le jeu proposé par David Clerson : les références à la Bible, à *Pinocchio* et à l'*Odyssée* d'Homère nous rappellent périodiquement que nous sommes

L'art de la guerre

Les douloureuses questions morales de *L'orangeriaie*.

DANIEL LETENDRE

L'EXIGENCE DU MAL, sa justification et sa représentation artistique alimentent la réflexion de Larry Tremblay dans son dernier roman, *L'orangeriaie*. Comme dans toute bonne tragédie, la simplicité de l'histoire camoufle des enjeux éthiques complexes : pour venger l'assassinat de ses grands-parents, Amed, plutôt que son frère jumeau atteint d'un cancer incurable, est choisi par son père pour servir de bombe humaine dans un de ces

pays du Moyen-Orient en guerre depuis des décennies. Le père juge en effet que le sacrifice du fils en santé à la cause de son peuple et à Dieu est un geste plus honorable et honnête que le « don » d'un fils malade. Or les frères s'échangeront les rôles au dernier instant,

L'orangeriaie, Larry Tremblay, Alto, 2013, 168 p.

Aziz se sachant condamné. Épuisé de mentir, Amed devenu Aziz avouera tout, sera répudié par son père et émigrera à Montréal, où il s'inscrira à l'École nationale de théâtre pour donner voix, par le

biais de la scène, à tous les enfants tués par son frère et qui, depuis, parlent dans sa tête.

Si le sujet n'a rien d'original – impossible de ne pas penser à l'une ou l'autre des pièces formant la tétralogie *Le sang des promesses* de Wajdi Mouawad, tant le sujet du roman, son traitement et le cadre géographique dans lequel il prend place y ressemble –, la distance installée par l'auteur entre la narration et l'histoire racontée est salutaire. Utilisant l'imparfait pour exposer sans excès de pathos le fil des événements, Tremblay offre un texte sobre et d'une délicatesse qui ne maquille pourtant pas la gravité des gestes qui seront commis. Ce faisant, il laisse au lecteur le soin de juger de la moralité des actions des personnages. Jusqu'aux cinquante dernières pages du roman.

Une maladroite mise en abyme vient alors rompre le dépouillement et la force suggestive du récit en y insérant un professeur qui a composé une pièce dans laquelle Amed doit jouer. Par le plus grand des hasards, la pièce a la guerre pour thème, un

enfant prisonnier du mal est son personnage principal et Amed a été choisi pour le rôle. Instruit de l'histoire du jeune homme, le professeur met en doute son droit de représenter esthétiquement un tel drame, de discriminer les victimes du bourreau et de trancher

Tremblay laisse au lecteur le soin de juger de la moralité des actions des personnages.

la question du mal en temps de guerre. Tergiversant longtemps sur la fin à donner à sa pièce, le professeur procède à la méditation que la narration tout en retenue de la première partie du roman avait pourtant confiée au lecteur. Tremblay souligne alors au crayon gras une visée qui aurait mérité la finesse de la mine de plomb. **L**